Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 69 (1961)
Heft: 1

Artikel: Le voyage du pasteur Louis Constançon à Varsovie en 1773
Autor: Junod, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-52765

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le voyage du pasteur Louis Constançon à Varsovie en 1773

Parmi les dossiers généalogiques et papiers divers du regretté Raoul Campiche, que les Archives cantonales vaudoises ont acquis récemment de Mme Campiche, à Nyon, se trouvait le document que nous publions ci-après. Ce ne sont pas des lettres originales, mais une copie, qui n'est pas de la main de Raoul Campiche, et dont l'orthographe a été modernisée. Nous reproduisons ce texte tel quel, en le munissant d'une courte introduction et de notes.

L'auteur des lettres, Benjamin-Jean-François-Louis Constançon, d'Orbe, fils du conseiller des XXIV Jean-Henri Constançon et de Marianne Beauverd, est né à Orbe le 15 juin 1740 [1]*. Entré à l'Académie de Lausanne dans l'auditoire d'éloquence en 1752* [2]*, il passe en philosophie en 1754, en théologie en 1758, et il est consacré pasteur en 1763. On le trouve à Berne en 1765, puis en Hollande de 1766 à 1772. Il rentre alors au pays et est nommé diacre à Orbe, en 1773.*

Mais il n'y reste pas longtemps. Comme on lui avait proposé un préceptorat en Pologne chez le comte Potocki, il obtint de LL. EE. la permission de résigner son poste, tout en conservant son rang dans la Classe d'Orbe et Grandson. Il partit presque aussitôt, et ce n'est que le 12 janvier 1774, alors qu'il était déjà arrivé à Varsovie, que la Classe prit acte de cette démission et de la décision de LL. EE. [3]

Louis Constançon ne paraît pas être resté très longtemps en Pologne, puisque, en décembre 1774, il réside à Genève [4]*.*

Rentré à Orbe nous ne savons quand, il épouse à Agiez, le 17 juin 1779, Mademoiselle Marie-Françoise Odin [5]*, dont il aura à Orbe huit enfants (plusieurs morts en bas âge) entre 1780 et 1791.*

---

[1] A.C.V., Eb 94/8, p. 225.

[2] Louis Junod, *Album studiosorum Academiae Lausannensis*, Lausanne 1937, tome II, p. 129, n° 6269.

[3] A.C.V., *Actes de la Classe d'Orbe et Grandson*, à la date.

[4] A.C.V., Dn 11, notaire Bonard, 2e minutaire, p. 183.

[5] A.C.V., Eb 2/3, p. 47.

Sa femme étant morte, il épouse en secondes noces, à Echallens, le 14 avril 1796, vertueuse Demoiselle Françoise Petitmaître, d'Yverdon [1], *peu après avoir, la même année 1796, repris une cure, à Oulens cette fois. Il meurt à Orbe le 25 mars 1802* [2].

Le récit qui suit est un intéressant tableau des difficultés et des désagréments des voyages à cette époque; il nous fait connaître un de plus de ces jeunes pasteurs vaudois qui s'engageaient comme précepteurs dans des familles nobles à l'étranger; et il nous fait voir que Constançon, en arrivant en Pologne, s'y trouvait un peu en pays de connaissances, au milieu de Vaudois qu'il connaissait déjà auparavant.

LOUIS JUNOD.

De Ratisbonne, le 12 décembre 1773.

Mes très chers,

Nous avançons très heureusement et sans accident. J'ai oublié de vous aviser que l'honnête et respectable M. Verdeland [3] est mort d'une apoplexie foudroyante trois jours après notre départ ; Mme Tscharner, mère de celui qui vous avait donné la lettre pour Lausanne, était aussi ensevelie depuis quatre jours lorsque nous avons passé à Berne. Qu'est-ce que la vie et sur quoi pouvons-nous compter !

Le temps nous favorise admirablement pour la saison. Nous partons à cinq heures et demie du matin et nous arrêtons à six heures du soir. Nous portons toujours de ces grands flambeaux ou « battons » et nous n'avons eu besoin de nous en servir qu'une fois. Les chemins sont très bons, des chaussées presque partout. On paye souvent pour cela, mais peu. Nous avons trouvé trois doigts de neige en Souabe ; mais point en Bavière.

Ulm est une vilaine ville, mais les environs et la ville d'Augsbourg me plairaient fort. Hier et avant-hier, nous fîmes lestement nos dix-huit lieues par jour, c'est-à-dire quatre stations et demie. Il n'y a pas le moindre danger en voyageant de jour. Les auberges sont détestables et plus chères qu'en Hollande. Pour

---

[1] A.C.V., Eb 52/1, p. 314.
[2] A.C.V., Eb 94/7, p. 179.
[3] Daniel Verdelhan, fils de Jean-Jacques Verdelhan, bourgeois d'Yverdon, et de Louise Paccotton, né le 17 janvier 1714 ; mort le 28 novembre 1773 (A.C.V., Eb 14/19. p. 307 et 141/24, à la date) ; docteur en droit.

couvertures, des duvets qui pèsent cent livres. Je suis obligé de coucher sans gilet et chaque matin, je suis accablé de sueur. Une poste de quatre lieues ne coûte par cheval qu'un florin d'Allemagne, c'est-à-dire quinze batz, et les postillons, pour ces quatre lieues, sont contents d'un demi-florin, c'est-à-dire sept batz et demi. Ils sont beaucoup moins insolents qu'en France. Ils portent en écharpe un petit cor de chasse dont ils sonnent merveilleusement pour écarter du chemin les rouliers et les autres voitures. Je ne me trouve point fatigué et je sens en avançant que j'ai eu raison de prendre le parti que j'embrasse.

Nous avons passé un jour entier à Schaffhouse et le soir je reçus heureusement une lettre de Bouquet de Bienne qui me disait que De Treytorrens était tombé malade. Tu sais que je l'ai toujours craint. Au reste, je vous assure que nous nous en passons très bien. Ils nous auraient gênés et retardés.

S'il plaît à Dieu, nous serons dans dix jours au plus tard à Breslau et pour le Nouvel-An à Varsovie. Je m'arrêterai deux jours à Breslau pour faire mes provisions de bouche pour la traversée de la Pologne et bien prendre langue. Mon domestique est excellent pour les voyages. Notre chien-loup reste sur la chaise et fait le diable lorsqu'on en approche. Il suit au mieux la voiture de jour et se gardera bien de nous quitter.

Nous avions déjà fait prise pour prendre avec notre chaise le Danube d'Ulm à Ratisbonne, mais le compagnon de celui avec qui j'avais convenu, lorsque les choses en sont venues au fait, nous a refusé de coucher dans le bateau. Nous l'avons envoyé promener et en avons été quittes pour dix-huit francs de provisions qu'un honnête (!) aubergiste a bien voulu reprendre en partie avec deux tiers de perte pour nous ! Je ne regrette point cela. Nous serions arrivés au moins deux jours plus tard. Dans les villages, on parle un allemand deux fois plus diabolique qu'à Berne. Ils entendent mon bon allemand, mais j'ai toutes les peines du monde à les comprendre en gros.

Rötz, le 15 décembre.

Nous voici à Rötz, à deux stations de la Bohême. Les quatre stations que nous avons faites depuis Ratisbonne ont été détestables ; beaucoup de montagnes, point de chaussées, et des demi-gels qui rendent les chemins plus affreux. Nous n'avons pu

faire que onze lieues aujourd'hui. Le temps étant superbe, je chemine souvent à pied.

J'ai oublié, je crois, de vous mander que j'avais dîné chez le major Rothpletz à Aarau, qui me fit le meilleur accueil, quoique son fils eût la petite vérole. Je pris le café chez la veuve, où je vis la fille, qui ne m'a point plu. Je ne vis jamais de jolie physionomie plus endormie.

Prague, le 19 décembre 1773.

Nous restons deux jours entiers ici pour nous reposer et voir la ville qui est superbe par quartiers. Les chemins étaient déjà gelés en Suisse, Souabe et Bavière, et dans ce misérable pays tout est montagnes couvertes de neige et plus souvent des plaines et des vallons, où l'on ne trouve que boue et marais affreux. Les bestiaux paissent encore dans les prairies.

La guerre que le roi de Prusse leur a faite en 57 a empêché qu'ils ne travaillassent à leurs chemins, qui sont exécrables et qui nous obligeront dès demain à mettre nos coffres sur un chariot qui nous suivra avec deux chevaux de poste et un second postillon, sans quoi ma chaise n'arriverait jamais à Breslau. C'est déjà beaucoup qu'elle soit venue jusqu'ici avec nos deux coffres derrière. (Celui de De Martines[1] est immense.) Elle peut nous avoir coûté deux ducats de réparations en route et j'ai grand sujet d'en être content.

Le voyage nous a coûté jusqu'à présent 450 francs pour les deux.

Il y a trois parties dans Prague : le petit côté, la vieille et la nouvelle ville, la Moldauw la traverse. J'ai passé ce matin un pont de pierre de la plus grande beauté. Il a 630 de mes bons pas de promenade ; il est chargé de part et d'autre de statues en pierre qui n'en finissent pas, car dans ce pays l'on est excessivement dévot. Les deux tiers du peuple, qui est très nombreux, sont dans la plus grande misère et serfs. Malgré cela, le pays est beaucoup plus sûr, dit-on, que l'Allemagne, et l'on entend

---

[1] Jean-François-Samuel de Martines, né le 9 août 1757 à Morges, fils de Gabriel de Martines et d'Henriette de Beausobre (A.C.V., Eb 86/7, p. 140). Officier en Prusse en 1774, mort en Prusse.

très rarement parler de meurtres. Tout paysan qui a trente arpents de terre est obligé de travailler un jour et demi pour son seigneur, avec chevaux et bœufs, s'il l'exige. Ils peuvent vendre leurs paysans et leur faire donner cent coups de bâton. Lorsqu'on paye honnêtement des ouvriers, ils viennent vous baiser la main. Leur travail n'est pas cher.

Les lits des meilleures auberges sont tous beaucoup trop courts pour moi. Si par aventure, ils donnent un bout de drap, il a déjà servi au moins trente fois à des pouilleux. J'ai couché plusieurs nuits tout habillé.

Le jeudi 23 décembre 1773.

De Glatz, ville prussienne, seconde station de la Silésie et à vingt-quatre lieues de Breslau.

Je ne puis vous exprimer combien je me sens allégé d'avoir quitté la Bohême. Nous avons été obligés de prendre six chevaux pendant six stations de quatre heures chacune. Des boues exécrables où les chevaux enfonçaient jusqu'au ventre, et des marais, et des montagnes ! Une quantité d'arbres fruitiers très beaux. Il ne fait guère plus froid que chez nous en septembre ; pas l'ombre de gel ou de neige, dont bien me fâche. J'aurai bon chemin, sans montagnes, d'ici à Breslau. Notre chaise n'a cassé qu'à la dernière station, avant Prague. Ce sont les écrous de derrière qui se sont cassés. Vu la pesanteur de nos coffres, je suis surpris qu'ils n'aient pas manqué plus tôt.

De Martines me quitte demain matin pour aller coucher à Reichenbach, où le régiment de Rozures est en garnison. Ce jeune homme a du talent, naturellement bon cœur, mais excessivement vif et emporté. Il a eu de violents accès de mal du pays en route. J'en ai eu pitié et suis venu à bout de le ranimer. Dès l'âge de quatorze ans, il a commencé ses campagnes amoureuses. Son père [1] me redoit dix ducats que je fais payer à Bertrand, en compte de sa chaise. Dieu soit béni, je me porte à merveille et suis frais et dispos. Je n'écrirai plus que de Varsovie.

---

[1] Gabriel de Martines, capitaine en Piémont en 1745 ; assesseur baillival à Morges, en 1757.

Samedi 25 décembre.

De Breslau, ma lettre n'ayant pu partir de Glatz.

Je me porte, Dieu soit béni, à merveille et suis aussi frais et dispos qu'en partant d'Orbe et voire plus. La journée d'aujourd'hui m'a paru insupportable. Nous n'avons fait que dix lieues depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Tout était plaine ; aussi peu de gel que sur ma main et constamment un terrain gras pire que notre « Crêt Blanc ». Parfois les roues enfonçaient jusqu'à l'essieu. Hier il faisait un jour de printemps et des chemins passables. Aujourd'hui un brouillard froid et pénétrant qui m'a empêché de faire deux minutes à pied. Je ne ferai aucun usage des lettres de crédit de la maison Hornuce, n'en ayant aucun besoin. Mon hôte qui est un homme très comme il faut, et le banquier auquel je suis recommandé, m'assurent qu'excepté les sept premiers milles qui sont un terrain gras, mais beaucoup moins que celui d'aujourd'hui, j'aurai du sable et des chemins admirables jusqu'à Varsovie... en comparaison de ce que j'ai déjà fait.

J'ai eu le malheur de perdre mon chien-loup, hier à Frankenstein. Nous traversions au grand trot la ville, lorsque trois grands chiens de boucher se mirent aux trousses du mien, le mordirent et le poursuivirent si loin en arrière que, malgré nos courses et recherches pendant demi-heure, nous ne pûmes pas le rattraper. J'en suis tout navré : il était si bien accoutumé à notre chaise.

L'église des Carmélites à Prague, vis-à-vis de notre hôtel, était magnifiquement illuminée et il y avait foule. J'y fus ; j'avais la main sur ma bourse et sur ma montre ; mais l'on m'escamota mon portefeuille, où il n'y avait heureusement que la dernière lettre de Charles[1] et deux prises de rhubarbe. J'avais acheté le portefeuille le matin pour onze batz.

Dieu vous bénisse, mes chérissimes.

De Breslau, le dimanche 26. Je crois partir demain et n'arriverai à Varsovie que le 4 janvier.

---

[1] Il s'agit apparemment de son frère Charles-Etienne, né à Orbe le 5 avril 1743, étudiant à l'Académie de Lausanne de 1758 à 1767, en Hollande dès 1768.

De Varsovie, le 1er janvier 1774.

Je suis arrivé, mes chérissimes, à Varsovie, le 29 décembre en très bonne santé. Je vous écris par le premier courrier. Vous avez l'histoire de mon voyage jusqu'à Breslau. Après m'être reposé un jour dans cette dernière ville, je me suis mis de nouveau en route avec des provisions de bouche pour huit jours. Arrivé le même soir à Wartemberg, à seize lieues de Breslau et dernière station de la Silésie, j'ai couché chez un très honnête maître de poste, qui avait fait trois fois le voyage de Varsovie. Il a commencé par me donner un état juste des stations de la Pologne (il y a 88 lieues de là à Varsovie) ; puis il m'a peint les gîtes pour la nuit tels qu'ils sont, c'est-à-dire affreux. Il a ajouté même que chez la plupart des maîtres de poste, qui sont les seuls endroits où l'on puisse se nicher, mes effets ne seraient pas même en sûreté, lorsque je coucherais dans ma voiture avec mon domestique ; que l'on avait coupé plus d'une fois les coffres au porte-manteaux tandis que l'on dormait.

J'ai prié cet honnête homme de faire une croix devant toutes les stations qu'il croyait dangereuses. Les dites croix ont été si nombreuses, que, dès l'instant même, je me suis déterminé à courir nuit et jour, d'autant plus qu'il m'assurait que les routes étaient sûres, qu'il faisait un clair de lune charmant, que les chemins étaient bons et que les chevaux ou les postillons allaient un train d'enfer.

Cela m'a si bien réussi, grâces à Dieu, que j'ai traversé toute la Pologne dans trois jours et deux nuits, sans faire aucune mauvaise rencontre ni eu le moindre accident que des bagatelles à ma chaise, qui, par parenthèse, me restera et ne vaut pas actuellement six ducats.

J'ai eu complètement le poil au dernier maître de poste. (Cette dernière station est de huit lieues.) J'y arrive à deux heures de l'après-midi, par un abatis de pluie épouvantable. Je fais descendre mon domestique jusqu'à ce qu'on ait mis les chevaux. Mon Benjamin revient pour me prier de descendre ; que le maître de poste n'entend ni français ni allemand, mais qu'il donnait clairement à entendre que nous serions forcés de rester chez lui et qu'il ne voulait point nous donner de chevaux.

J'y vole et lui parle... latin. Il me donne une foule de raisons que je soupçonnai, avec fondement, être des mensonges : « que les portes de Varsovie se ferment à quatre heures et demie, que les chemins sont affreux avec des trous épouvantables et que la nuit sera ténébreuse. » Il eut beau me répéter humblement : « *Illustrissima dominatio, non tibi illud suadeo* », je pris un ton de maître et lui dis que je voulais absolument partir, que je ne craignais ni creux, ni voleurs, ni diables. Mon domestique, voyant que le temps mollissait, me priait de rester. Ma réponse pour lui fut qu'il pouvait rester, mais que moi, je partais.

Ce fut alors que je vis le fond du sac et que le seigneur m'avoua qu'il n'avait point de chevaux. Il m'en procura, qu'il trouva, Dieu sait où, et me proposa même d'en prendre quatre pour aller plus vite. Non seulement j'y consentis, mais je promis doubles guides au postillon. Je partis à trois heures et demie de Navaryn et fus avant sept heures aux portes ou plutôt aux fossés de Varsovie, que l'on m'ouvrit sans la moindre difficulté.

Devant la porte du palais Potocki, j'ai fait appeler Venel [1], qui était au logis. J'ai pris tout de suite le lit qu'il occupait dans la chambre des comtes. Je l'ai un peu dérangé pour ce soir-là, ayant dû coucher dans son appartement.

Madame la Comtesse Potocka m'a fait prier de descendre chez elle, demi-heure après mon arrivée, tel que j'étais et quoiqu'elle eût du monde. J'avais mon gros habit, la veste de velours d'Aarau de Charles, des bottes, et depuis trois jours il n'était point entré de peigne sur ma tête. Je suis descendu sans façon. Cette dame, dont j'ai dès aujourd'hui baisé la main pour me mettre à l'unisson (c'est d'ailleurs une marque de respect dans ce pays-ci), me plaît infiniment. Elle est au moins de la taille de Mademoiselle Recordon, et beaucoup mieux, en bonne foi, qu'aucune femme que j'aie connue en Hollande.

Dès hier au soir on a joué sur le grand Théâtre de notre Palais (il y en a deux) *L'Avocat Patelin* et *Rose et Colas*. Tout ce qu'il y a de mieux à Varsovie, jusques au Roi, inclusivement, y a assisté. Mes deux chambres, qui ne sont séparées du dit

---

[1] Jean-André Venel (1740-1791), médecin, chirurgien, fondateur d'une école de sages-femmes à Yverdon, puis à Orbe, créateur de l'orthopédie. Médecin du comte Potocki du printemps 1770 à 1775. Voir sur lui : Dr Eugène Olivier, *Médecine et santé dans le Pays de Vaud au XVIIIe siècle*, Lausanne 1939, tome II, p. 1064 sq.

Théâtre que par un grand vestibule, où couchent nos deux domestiques et qui est toujours très chaud, ont servi de retraites aux acteurs pour s'habiller et je leur ai été présenté par Madame la Comtesse elle-même.

L'Avocat Patelin a été joué médiocrement mais *Rose et Colas* supérieurement, à tous égards. Je l'ai vu jouer à La Haye, mais si l'on excepte Caillaud, tous nos acteurs d'hier et l'orchestre valent infiniment mieux. Le comte de Brühl était Maturin ; un comédien, Pierre le Roux ; Monsieur de Maisonneuve, français et officier, Colas ; la princesse Palatine de Posnanie, qui va se marier dans peu, jouait le rôle de Rose ; la princesse de Chapska, celui de la vieille, etc. etc.

Cet opéra a fait sur moi l'impression la plus agréable. Glayre [1] y était, magnifiquement mis, en habit de velours de couleur, dentelles, etc. ; il est au fond toujours le même et m'a fait mille amitiés. Un Monsieur Correvon, frère de Madame Favre, vient d'être choisi pour sous-bibliothécaire du Roi. Je prie mon père de l'apprendre à la maison Favre, si elle l'ignore, et vous prie d'envoyer incessamment, et par le premier courrier, cette lettre à Orbe, je n'ai pas le temps de leur écrire une autre lettre.

Monsieur le Krayckzin (le comte Potocki) avait reçu depuis dix jours ma lettre ; il est à Léopol, je ne l'ai point encore vu. Mes élèves me plaisent beaucoup ; l'aîné est beau comme les amours et de la grandeur d'Ivan ; le cadet est laid, une physionomie nègre ou simiale ; malgré cela, elle plaît généralement. Ils sont fort dociles et paraissent avoir du talent. Une heure après mon arrivée, ils me demandaient déjà des permissions. Ils ont tant de maîtres en tout genre que je serai embarrassé de trouver deux heures dans la journée pour leur donner quelques instructions, car je sens que, sans cela, je m'ennuierais. Nous irons au printemps habiter un hôtel dans le faubourg de Cracovie. Je regretterai mon appartement et le jardin qui est superbe. Je ne trouve ici ni gel, ni neige, presque tous les jours de la pluie ; mais à la Saint-Martin, ils ont été en traîneaux.

On dîne à trois heures et, selon toutes les apparences, mes élèves soupant à sept heures et demie pour se coucher à huit

---

[1] Pierre-Maurice Glayre (1734-1819), ministre plénipotentiaire et conseiller du roi de Pologne, plus tard membre du Directoire de la République helvétique.

et demie et se lever à six, je me ferai donner à souper dans ma chambre à neuf heures. Lorsque Madame la Comtesse soupera chez elle, ce qui arrive rarement, je souperai avec elle, si cela me convient.

M. Venel se porte à merveille et embrasse ses parents.

Pour vous seuls.

Je suis obligé de m'acheter un lit et des draps, j'ai déjà, pour commencer, matelas, oreillers et couvertures, mais il est incertain que je puisse les garder. J'achèterai outre cela deux draps pour mon domestique et une paillasse. Je dois me procurer ces choses, jusques à un miroir. Puisque l'usage est tel pour tout le monde, je me garderai bien de le faire changer pour moi. Imaginez que la première nuit j'ai dû me couvrir de ma pelisse. Le matin, allant à la toilette de Madame, elle m'a demandé comment j'avais reposé. Je lui ai répondu tout uniment : « Très mal, parce que la pelisse dont je m'étais couvert en attendant que je me fusse procuré une couverture, était trop courte. » Une heure après, elle était dans ma chambre et m'y en a fait apporter une très propre. Venel, qui était présent, m'a fort approuvé d'avoir osé le dire.

Adieu, mes chérissimes, il est minuit. Dieu vous donne la bonne année. Je m'attendais à trouver une lettre de vous à mon arrivée.

Mon adresse : M. Louis Constançon, chez son Excellence, Monseigneur le Comte Potocki Krayckzy Corony à Varsovie.

P. S. J'achète en outre un pot de chambre, vases à laver, miroir, vergettes, etc. N'en dites pas le mot : ce sont des gueuseries en comparaison de l'essentiel. Mes élèves me plaisent infiniment. Le ducat de surplus par mois devra aussi se payer de ma poche, vu l'air du bureau ; car je n'aurai aucune explication sur cela avec Madame la Krayckzyne. Si ces objets montent trop haut, j'en parlerai au Prince général à son retour.